



FESTIVAL

N°7

FERRÉ LE GRAND



Il ne ressemble à personne et personne ne lui ressemble.

Une crinière rousse, un visage de statue de commandeur, des yeux de chat, les gestes pathétiques du mime, une voix qui tonne comme l'orgue ou qui tremble comme l'archet du violon, c'est Léo Ferré, poète terrible et vieux routier de music-hall, sorti pour un soir de sa retraite de Saint-Clair pour chanter sous les projecteurs du Palais des Sports.

Avec un humour en dent de scie qui provoque quelques grincements de dents, avec les mots de la rue auxquels il donne une nouvelle noblesse, Léo Ferré décrit d'après nature une époque qui est la nôtre et sur laquelle il promène un regard sans complaisance.

Ce n'est pas sa faute si cette peinture là tient de la caricature et de la parodie. Qui aime bien châtie bien. Aussi Léo Ferré manie-t-il l'invective avec hardiesse, sans merci.

Il ne mâche pas ses mots. Sa pensée est sans détours et c'est dans l'univers du spectacle où règne une conspiration du silence, la seule voix qui ose réellement dire non. Sa chanson sur Edith Piaf : « Bayreuth de trottoir », lui a valu quelques ennuis avec son éditeur. La censure, une fois de plus, nous prive d'un chef-d'œuvre.

Cet homme qui hurle « Thank you Satan », avec une tête de christ aux douleurs, croit-il en Dieu ou au diable?

Ce n'est pas par hasard, on s'en doute, qu'il a mis en musique Aragon, Baudelaire, Verlaine, Apollinaire.

Pour lui aussi, « l'art est un vampire » et ne le dirait-on pas né sous le signe fatidique de Saturne, cette « fauve planète », commune aux poètes qu'on appelle maudits ? Cette complicité qui unit d'instinct, au-delà du temps, les poètes de même race explique sans doute les réussites de ces mises en chansons. Si Victor Hugo avait connu Léo Ferré, peut-être n'aurait-il pas défendu qu'on dépose de la musique le long de ses vers...

Qui a, une fois, vu et écouté Léo Ferré chanter « Le Spleen » de Baudelaire (« Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle... »), avec son visage de revenant et ses belles mains désespérées qui semblent porter le poids de la terre entière, se sent pris, à son tour, d'un vertige.

Au prix de quelles angoisses, Léo Ferré a-t-il payé ce don de sincérité ? Ses propres chansons nous le disent assez bien où il exhale ses plaisirs et ses haines, ses amours aussi. Car cet anarchiste-né, ce fauve solitaire a des accents bouleversants de passion et de tendresse, dont on sait qu'ils s'adressent à une seule femme : Madeleine Ferré, la Muse qui ne le quitte jamais, qui est là, dans les couloirs, à veiller aux moindres détails de son récital.

Peu d'interprètes et de compositeurs prennent aujourd'hui le risque de chanter seuls pendant près de deux heures comme Léo Ferré l'a fait, l'autre soir, pour un public de deux mille étudiants qui l'ont rappelé par trois fois. Quels artistes, d'ailleurs, supporteraient la confrontation sur une scène avec ce diable d'homme ? A 50 ans passé, Léo Ferré, l'irréductible, reste dans le camp des jeunes qui reconnaissent en lui le romantisme de leur propre révolte.

Mais dans la France de Mireille Mathieu, ces pamphlets vendeurs qui sentent le soufre et où Léo Ferré se révèle un prodigieux jongleur de mots, n'ont pas, on s'en doute, la faveur de tous les publics.

Qu'importe à Léo Ferré qui n'est jamais rentré dans le rang. Les modes passeront : Léo Ferré, lui, restera...

M.-L. P.

La Dépêche du midi

1 1 1 1967